

A PROPOS DE *PARTIES COMMUNES*

Texte publié dans la revue *Ethnologie française* (tome XLI - 2011)

Par Philippe Hameau

Anthropologue

Directeur du Département de Sociologie-Ethnologie de la faculté de Nice

Une même question est posée à quarante-deux habitants d'une résidence de Vincennes : « À l'occasion du départ en retraite de vos gardiens, laissez-leur le message de votre choix. » Il s'ensuit une succession en un ordre aléatoire de portraits pris en plans fixes et de commentaires, souhaits et remerciements dans un style souvent convenu. Les résidents sont filmés dans leur environnement quotidien (appartement, cage d'escalier, bureau, épicerie) pris en plan serré de façon que seuls de menus détails le suggèrent (un tableau, un aquarium, des fleurs, une série de casseroles, un panda en peluche, des boîtes aux lettres, etc.). « *Parties communes* n'a pas la prétention de formuler un quelconque message. Il ne s'agit pas d'une démarche démonstrative », écrit l'auteur dans le petit livret qui accompagne le support DVD, cinéaste de 26 ans explorant la question du réel : un réel perçu, représenté et sublimé. Certes, aucune voix off n'introduit ou ne nous explique les scènes mais le commentaire sur papier et la forme que revêt le film sont sensibles, en disent plus qu'un long résumé et orientent notre perception.

La durée et la fixité des plans sont faites pour permettre au spectateur de prendre possession des images et d'une vie qui s'exprime par le corps et par les mots. Pourtant, très vite s'instaure une certaine gêne chez le spectateur, gêne de devoir partager celle des interviewés placés dans une situation inhabituelle et soumis au regard d'une caméra qui s'éternise en fin de séquence. Alors beaucoup d'entre eux bredouillent, regardent ailleurs, utilisent un tiers acteur (chien, enfant, conjoint) pour compenser leur embarras ou ont pris soin d'écrire leur discours ou de préparer une chanson. Beaucoup hésitent sur la finalité de la prise de vues : s'adresser directement aux gardiens ou au cinéaste qui transmettra leur compliment ? Cette gêne permet-elle de porter un autre regard sur ces gens ? Crée-t-elle de l'empathie ? Rien n'est moins sûr, mais ce voyeurisme n'est pas malsain non plus. De prime abord, on est heureux d'apprendre que ces résidents ont côtoyé des gardiens sérieux, avenants et serviables et qu'un repas collectif sera même bientôt organisé où l'on parlera des gardiens puisqu'ils n'y seront pas présents.

En fait, hormis la résidence, que partagent vraiment ces individus si différents par l'âge, le sexe, les origines, la situation familiale et sociale ? Quelles sont les parties communes de leurs attitudes et de leur discours ? Derrière le conformisme des propos (ordre et propreté des gardiens, immeubles bien tenus, retraite bien méritée, retraite avec enfants et petits-enfants sont des leitmotifs), les habitants ne parlent que d'eux et de leurs attentes.

On en arrive à penser que le travail des gardiens n'a été reconnu comme tel que parce qu'il a été conforme à l'idée que les résidents s'en faisaient. Entretien, surveillance, dépannage, écoute sont régulièrement signalés, quoique quelques phrases laissent entendre aussi qu'il y eut des incompréhensions passagères. Les gardiens, considérés ensemble ou séparément selon qui en parle, ont été présents pendant dix-sept ans et ont surtout représenté un soutien psychologique pour les résidents (le petit coucou du matin, l'échange de quelques mots), un modèle pour les autres (service immédiat lors de la perte de clés ou d'un problème de plomberie) et autres sous-entendus de réconfort moral. Pourtant, les rapports humains se sont souvent arrêtés à ces échanges ponctuels, comme si les gardiens assuraient une présence tout en constituant une entité hors du groupe des résidents : des individus dont la fonction est primordiale et attendue, et dont le rôle est de rendre service et d'assurer la cohésion des résidents qui ne se fréquentent pas nécessairement. L'occasion de ce film amène alors les locataires à évoquer les gardiens qui ont précédé le couple qui vient de les quitter (même si ce départ est socialement admis) et à envisager ce que seront les futurs gardiens dans l'idée d'une continuité autant que celle d'une comparaison. Il s'agit en fait d'un jeu de regards sur soi et sur la communauté des résidents qui se place volontairement sous la protection de gardiens.

Philippe Hameau



Parties communes / *Communal parts* (video still)

ABOUT *COMMUNAL PARTS*

By *Philippe Hameau*

Translated by *Maureen Gorman*

The same question is posed to the forty-two habitants of a residence in Vincennes: “In honor of the retirement of your caretakers, please leave them a message of your choice.” A succession of portraits taken in fixed shots follows in no particular order and the comments, wishes, and thanks are often in a standard style. The residents are filmed in their everyday environments (apartment, stairwell, office, grocery store) with the shot framed in a way that only a few details are shown (a painting, an aquarium, flowers, a series of pots, a stuffed panda bear, mailboxes, etc.). “*Communal Parts* does not have the pretension to formulate any message. It is not about demonstrative process,” writes the author in the booklet that accompanies the DVD. This 26 year-old filmmaker explores questions about reality: perceived, represented, and enhanced reality. And yet, no voice over introduces or explains the scenes to us, but the commentary in the booklet and the shape of the film are sensitive in giving more than a long summary and in orienting the viewer’s perception.

The length and the static style of the shots allow the viewer to take possession of the images and of the life that is expressed by the body and by the words. However, very quickly the viewer feels a certain sort of discomfort, the discomfort of having to share that of the interviewees who are placed in an unusual situation and are subjected to the camera’s gaze that continues until the end of the sequence. Many of them stumble over their words, look elsewhere, use a third party (dog, child, spouse) to compensate for their embarrassment, or had taken the time to write out their message or to prepare a song. Many hesitate about the end of the shot: should they address the caretaker directly or instead the filmmaker who will transmit their messages? Does this discomfort permit another way to see people? Does it create empathy? Nothing is less certain, but this voyeurism is not unhealthy either. At first glance, it’s nice to learn that these residents had interacted with serious, likeable, and helpful caretakers and that a collective meal will soon be organized where they will talk about the caretakers, who will not be present.

In fact, apart from their residence, what do these individuals of different ages, genders, origins, family and economic situations have in common? What are the similarities between their attitudes and their discourses? Behind the conformity of the messages (the caretaker’s tidiness, the well-kept buildings, a well-deserved retirement, and the idea of spending time with children and grandchildren are leitmotifs), the residents really only talk about themselves and their expectations. We come to understand that the work of the caretakers was only recognized as such because it conformed to the idea that the residents had about it. Maintenance, surveillance, repairs, and listening are often referenced, although some phrases also suggest that there were passing misunderstandings. The caretakers, considered together or separately, were there for seventeen years and had most importantly represented a psychological support for the residents (a little hello in the morning, brief exchanges), a model for the others

(immediate service if keys were lost or if there were a plumbing problem), and other underlying moral reassurances. However, human relationships are often restricted to these perfunctory exchanges, as if the caretakers assure a presence despite constituting an entity outside of the group of residents: these individuals whose function is primordial and expected and whose role is to serve and to assure the cohesion of the residents who do not necessarily communicate. The occasion of the film thus leads the residents to evoke the caretakers who preceded the couple that is now about to leave them (even if the departure is socially acceptable), and to envisage who will be the next caretakers in the sense of continuity as well as a comparison. The film plays upon the vision of self and of the community of residents who voluntarily place themselves under the protection of caretakers.



Parties communes / *Communal parts* (video still)